



# Au Soudan, la révolution par le street art

## Images du soulèvement

**Antoine Pecqueur**

DANS **REVUE DU CRIEUR** 2022/1 N° 20 , PAGES 130 À 143  
ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 2428-4068

ISBN 9782348074936

DOI 10.3917/crieu.020.0130

Date de mise en ligne : 02/04/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-du-crieur-2022-1-page-130?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# AU SOUDAN, LA RÉVOLUTION PAR LE STREET ART

Images du soulèvement



PAR **Antoine PECQUEUR**

**Le soulèvement de la population soudanaise depuis quatre ans s'accompagne d'une spectaculaire effervescence artistique. Les murs de Khartoum sont désormais recouverts de fresques, de graffitis, de tags. Face à la reprise du pouvoir par les militaires en octobre dernier, les artistes mobilisés dénoncent la répression et imaginent une autre société. Reportage.**

Ahmed Wail nous donne rendez-vous à l'heure de midi, face à la mosquée Al-Nilin d'Omdurman. Cette ville, séparée de Khartoum par le Nil blanc, est l'un des épicentres de la révolution soudanaise. Fresques immenses ou simples slogans : les murs, à cet endroit, sont recouverts de peinture. Ahmed trouve tout de même un pan encore vierge, au pied duquel il dépose quelques bombes de peinture en spray. Il s'apprête à y taguer l'un des slogans de la révolution : « *Pas de retour* ». Un mot d'ordre qui traduit l'angoisse des protestataires face à l'impasse politique dans laquelle se trouve aujourd'hui leur pays.

### **Tourner la page de l'ère Omar el-Béchir**

Lancée en décembre 2018, la révolution soudanaise a conduit en quelques mois à la destitution d'Omar el-Béchir, resté trente ans à la tête d'un régime militaro-islamiste. Un conseil souverain, réunissant militaires et responsables politiques, est alors mis en place afin de gérer la transition. Mais il fait long feu : un coup d'État, mené par le général Abdel Fattah al-Burhan le 25 octobre 2021, écarte les civils des postes de pouvoir. Maintenu tout d'abord en fonction, le Premier ministre Abdallah Hamdok, figure de la société civile, finit par démissionner début janvier 2022. La vitrine civile tombée, le pays est désormais entre les mains du seul pouvoir militaire. Mais la population ne l'entend pas ainsi et reste plus que jamais mobilisée. Les manifestations se multiplient. Et la répression s'abat sur les protestataires. Depuis le coup d'État d'octobre, plus de soixante-dix personnes ont été tuées au cours des manifestations, selon le comité des médecins soudanais.

Ahmed sait que ce tag, inscrit à quelques centaines de mètres du Parlement, peut lui coûter cher. *« C'est risqué : la police peut venir m'intercepter, et je ne sais pas ce qu'il se passerait. Pour cette raison, je dois faire le plus vite possible »*, explique-t-il une bombe de peinture dans une main, le papier où figure le modèle de son slogan dans l'autre. Le choix des couleurs est limité : *« Il est difficile ici de se procurer des bombes de peinture et cela coûte cher. Je dois faire avec les quelques coloris que j'ai ! »* Mais pas de quoi freiner son engagement. *« Le street art est ma manière de m'opposer au pouvoir, de ne pas seulement protester en manifestant dans la rue mais aussi en traduisant mes pensées, mes sentiments sur un mur »*, poursuit le graffeur. Non loin de là, Ahmed a déjà inscrit sur plusieurs mètres ces trois mots qui fédèrent les protestataires depuis des mois : *« Paix, justice, liberté »*.

**« LA ROUTE EST LONGUE, MAIS NOUS SOMMES PRÊTS. REGARDEZ LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, CELA A AUSSI PRIS DU TEMPS. »**

*« La route est longue, mais nous sommes prêts. Regardez la Révolution française, cela a aussi pris du temps »*, nous glisse Marwi Gibril. Cette médecin de 35 ans, qui a organisé à Londres une exposition sur le street art dans la révolution soudanaise, nous guide dans les rues de Khartoum au fil des peintures murales. *« Il y a les graffitis qui dénoncent la période de Béchir et le pouvoir des militaires. Mais un grand nombre disent aussi leur aspiration à un Soudan plus juste, avec moins de divisions ethniques, une meilleure place accordée aux femmes. Les artistes imaginent le futur »*, observe-t-elle. C'est ainsi que de nombreuses fresques mettent en scène des femmes libérées du carcan imposé par les diktats islamistes. On les voit les cheveux libérés, avec du rouge à lèvres. Des graffitis détournent une devise des ultrareligieux, *« la voix des femmes est une honte »*, et la transforment en *« la voix des femmes est celle de la révolution »*.

*« Omar el-Béchir avait rapproché le Soudan de l'Afrique du Nord et des pays du Golfe, avec lesquels il partageait la même politique islamiste, proche des Frères musulmans. Il méprisait au contraire les ethnies du sud du pays, qui sont chrétiennes ou animistes et culturellement plus proches de l'Afrique noire »*, rappelle Mohammed Mkthar, directeur des relations internationales à l'université des Sciences et Technologies de Khartoum. Ces tensions ethniques ont été exacerbées depuis 2003 à travers le conflit du Darfour.



En face de la mosquée Al-Nilin, à Omdurman, Ahmed Wail graffe le slogan « Pas de retour », l'un des mots d'ordre des protestataires.

Les artistes de street art défendent au contraire l'unité du pays. On peut ainsi voir sur les murs une carte où le Soudan du Sud, devenu indépendant en 2011, est recousu à la République du Soudan. La guerre civile sud-soudanaise (2013-2020) a fait près de 400 000 morts. Dans les peintures murales, le drapeau actuel laisse généralement la place à l'ancien drapeau du pays : bleu, jaune et vert. Comme pour mieux tourner symboliquement la page de l'ère Béchir.

### **Ébullition artistique et urbaine**

En plein centre de Khartoum, dans l'un des nombreux cafés improvisés à même le trottoir, où l'on sert du thé noir et du café au gingembre, nous retrouvons le collectif d'artistes de street art Al Hal Fi El Fan (« Le salut par l'art »). Comment expliquent-ils l'ébullition artistique qui accompagne la révolution ? *« Il faut comprendre que pendant les années au pouvoir d'Omar el-Béchir, c'était la censure la plus totale. Les seuls artistes qui pouvaient se produire étaient des chanteurs proches*



Dans le centre de Khartoum, les passagers attendent les minibus devant un mur sur lequel sont peints des slogans révolutionnaires (ici « liberté, paix, justice ») et des dessins dont certains évoquent par leurs motifs animaliers les fresques de la civilisation nubienne.

*du pouvoir. La moindre œuvre portant un message social ou politique était interdite»,* rappelle l'architecte et street artiste Tawdud Abdallah. Une chape de plomb sous laquelle des artistes ont été emprisonnés, d'autres obligés de s'exiler.

Le basculement n'en a été que plus fort, complète Tanzil Adam, un autre membre du collectif, qui se souvient de l'effervescence des débuts de la révolution : « *Après les premières manifestations, il y a eu le gigantesque sit-in pendant plusieurs mois sur la place Al Qeyada. Ce fut une explosion artistique. Des scènes ont été montées pour lire des poèmes, faire des performances théâtrales. Des concerts étaient organisés. Et on a pu peindre partout. On avait l'impression de vivre une utopie.* » Une fois le sit-in terminé, l'armée a rapidement effacé les fresques peintes sur la place. « *Mais on a prévenu les militaires : vous pouvez effacer, on recommencera toujours* », nous dit Maab Tajuldeen. Depuis lors, les murs se recouvrent sans cesse de dessins, à Khartoum comme dans les autres villes du pays. Jusque sur les bâtiments officiels, comme celui du Parlement, situé à Omdurman.

Mais parfois, ce ne sont pas les militaires ou la police qui les effacent mais le voisinage. « *L'une de mes fresques féministes réalisée dans un quartier conservateur n'est pas restée bien longtemps...* », indique Maab, qui nous avoue ressentir une « *frustration* » devant son œuvre, que l'on peut encore deviner en filigrane derrière un nouveau tag. Les street artistes se heurtent à une partie de la population qui, sans être pro-Béchar, n'en est pas moins conservatrice. « *La question des droits LGBT reste largement taboue, même trois ans après le soulèvement* », regrette Marwa Gibril.

**« ON A PRÉVENU LES MILITAIRES :  
VOUS POUVEZ EFFACER,  
ON RECOMMENCERA TOUJOURS. »**

La récente reprise en main du pays par les militaires ressuscite aussi les tensions entre le pouvoir et les

artistes. Assil Diab fut l'une des plus engagées dans la révolution. Elle s'est fait connaître notamment en représentant le visage des martyrs sur les murs de leurs maisons. « *Il fallait donner un visage à celles et ceux qui tombaient pour la révolution, nous explique-t-elle. En montrant là où ils habitaient, cela permettait aussi aux gens de venir apporter leur aide aux familles des martyrs. Je leur demandais toujours s'ils acceptaient qu'ils puissent ainsi être localisés. Mais tous étaient prêts, quitte à être arrêtés par le pouvoir.* » Assil Diab vit désormais aux États-Unis. « *Si je rentre, je sais que je serai immédiatement interceptée à l'aéroport* », nous dit-elle par téléphone depuis le Massachusetts.

### **Célébrer la combativité des habitants**

Pneus enflammés, barricades de pierres... Le quartier de Burri, à l'est de la capitale, est sous tension. Ses habitants sont en première ligne de la révolution. Nous nous y rendons en rickshaws. Seuls ces véhicules tricycles, bien connus en Inde, parviennent à se faufiler entre les barricades. Mazin nous accueille devant l'une de ses fresques, réalisée à la peinture acrylique : une image choc, représentant un tank gigantesque face à des manifestants pacifiques. « *Je voulais montrer que les révolutionnaires sont prêts ici à mourir, précise-t-il. Et j'y ai ajouté un poème : "La lumière vient du matin. Les militaires ne l'arrêteront pas."* » On peut voir dans une autre rue un dessin représentant le lion, symbole du quartier de Burri et de la combativité de ses habitants.

Les fresques se lisent comme des vanités, où chaque représentation a une valeur symbolique. Les graffitis, avec leurs mots d'ordres véhéments (notamment le fameux *Tasgot bas*, que l'on pourrait traduire par « Dégage »), sont aussi intéressants à décrypter. « *Un nouveau vocabulaire a fait son apparition, relève la photographe Duha Mohammed qui, à travers ses images, documente la révolution soudanaise. Les artistes ont commencé à utiliser des termes familiers, vulgaires mêmes, jusque-là interdits.* »



Dans le quartier de Burri, Mazin a représenté un tank monumental s'apprêtant à rouler sur les manifestants. L'artiste est aussi membre du comité de résistance de ce quartier.



Page précédente: De nombreuses fresques mettent en scène des femmes libérées du carcan imposé par le régime islamiste. Comme sur ce mur d'Omdurman, avec les cheveux libérés et du rouge à lèvres.

Mazin fait aussi partie du comité de résistance de Burri. Constitués par quartier, ces regroupements citoyens sont le fer de lance de la protestation. « *Je dessine les pancartes pour les manifestations, c'est aussi ma manière de m'engager* », nous explique-t-il. L'art se glisse à Khartoum sur la moindre banderole. « *Les manifestations sont animées par la société civile et par les comités de résistance, et non par les partis politiques, qui sont très peu représentatifs au Soudan*, observe Marwa Gibril. *La jeunesse ne s'y retrouve pas. Peut-être faudrait-il désormais créer un nouveau parti.* » Mohammed Mkthar souligne « *l'absence de leader dans le mouvement d'opposition. Il nous faudrait une personnalité charismatique comme l'était John Garang [ancien président de la région autonome du Soudan du Sud, mort en 2005 dans un accident d'hélicoptère, ndlr], fervent militant de l'unité soudanaise.* »

C'est à Burri également qu'habite Afifi. Artiste-peintre né en 1966, il nous accueille dans la pièce qui lui sert à la fois de chambre et d'atelier. Au mur, une de ses toiles représente une militante devenue une icône de la révolution après avoir été photographiée en relançant une grenade lacrymogène sur l'armée. Afifi tient d'autant plus à témoigner dans ses toiles du mouvement révolutionnaire qu'il a lui-même été emprisonné sous le régime d'Omar el-Béchrir. « *Un mois en prison au Soudan à cette époque-là équivalait à dix années de vie* », note-t-il, sans s'étendre davantage sur cette période difficile. Afifi se souvient par contre avec bonheur de la vie artistique avant l'arrivée au pouvoir en 1989 d'Omar el-Béchrir: « *Il y avait des expositions internationales; je me souviens d'une rétrospective sur le futurisme italien. Il y avait même un orchestre symphonique à Khartoum! Mais Béchrir a tout détruit. Avec lui, il ne se passait plus rien en ville après 18 heures. Le pays s'est culturellement endormi pendant trente ans.* » L'organisation d'un événement culturel nécessitait quatre autorisations de différentes structures gouvernementales; la dernière tombait deux heures avant l'organisation de la manifestation. « *Tout était fait pour tuer la créativité artistique.* »

Expliquant le développement stupéfiant du street art soudanais au cours des trois dernières années, Afifi remonte l'histoire du pays : « *Les peintures murales ont existé au Soudan il y a plusieurs milliers d'années, avec la civilisation nubienne. Les fresques ornaient alors les pyramides. C'était l'époque des pharaons noirs. Mais l'islamisation du pays a par la suite gommé ce pan de l'histoire. Ce qu'on voit aujourd'hui dans la révolution fait écho à cette époque.* » Des visages de personnages antiques apparaissent parfois sur les murs, comme une affirmation de l'identité retrouvée du pays.



Le peintre Afifi dans son atelier, avec derrière lui sa toile représentant Rifгаа, une icône de la révolution.

### Des artistes pluriactifs

L'essor du street art est tel qu'il s'invite désormais jusqu'à l'intérieur des maisons. Les familles les plus aisées de Khartoum comme les chancelleries occidentales passent commande de fresques aux artistes locaux. Un risque d'embourgeoisement de ce genre artistique ? « *Cela nous permet surtout de gagner un peu d'argent tout en continuant à côté notre travail dans la rue* », précise Maab Tajuldeen, qui

donne aussi des cours de peinture au collège. La plupart des artistes de street art cumulent les métiers, en étant graphiste, designer, architecte. Certains, comme Ahmed Wail, l'assument aussi comme un hobby à côté de leur profession, en l'occurrence celle d'ingénieur. Ce qui peut aisément se comprendre dans un contexte économique extrêmement inquiétant, avec une inflation avoisinant les 400 %. « *Avec l'indépendance du Soudan du Sud, le Soudan a perdu ses réserves de pétrole. Ce fut le début d'une grave crise économique* », rappelle Mohammed Mkthar. Quant à la formation des artistes de street art, on notera que si quelques-uns ont reçu une formation au département d'art de l'université de Khartoum, la plupart sont autodidactes ; d'où aussi l'immense variété des styles et des formats.

En plein centre de Khartoum, Medo Kagonka, qui a quitté ses études de physique afin de se consacrer à l'art, peint une fresque à l'intérieur du centre culturel Adeela. Au pinceau, il réalise avec précision une multitude de visages. *« Mon idée est de montrer l'incroyable diversité ethnique du Soudan, précise-t-il. D'une région à l'autre, par exemple entre le Darfour et l'est du pays, les visages sont différents. Et c'est notre force ! Malheureusement le régime de Béchir n'a fait qu'accentuer la haine entre races, entre couleurs de peau. C'est pour cette raison que la priorité doit être l'unité du pays. »*

Ce n'est pas un hasard si Medo Kagonka réalise cette fresque au centre Adeela. L'objectif de cette structure, indépendante du gouvernement, est de contribuer par la culture à la cohésion du pays. D'autant que

**« MON IDÉE EST DE MONTRER  
L'INCROYABLE DIVERSITÉ  
ETHNIQUE DU SOUDAN. »**

l'accord de paix de Juba, signé en octobre 2020 avec les groupes rebelles du Darfour, du Kordofan et du Nil bleu, et qui vise à mettre fin aux tensions en favorisant l'inclusion des populations, reste fragile. *« Nous avons un programme au sud du pays, dans la région du Kordofan, qui consiste à reprendre les musiques et les danses des communautés en y ajoutant des messages de paix »,* nous explique Haïdes Abouga, l'un des responsables du centre Adeela. Car, ajoute-t-il, *« la musique est présente depuis toujours dans la vie quotidienne des Soudanais, depuis les berceuses de l'enfance jusqu'aux chants de mariage ou aux mélodies qui accompagnent les récoltes. Elle peut ainsi être un vrai ciment au sein de la population ».*

Musique et street art sont d'ailleurs bien souvent mêlés. Lorsque au début du soulèvement, le tunnel reliant le centre de Khartoum à l'aéroport a été recouvert de fresques, les artistes ont peint accompagnés en direct par les musiciens. Anda Kamal cumule d'ailleurs les deux activités : elle est guitariste et street artiste. Dans sa maison d'Omdurman, *« la capitale soudanaise des artistes »* selon elle, Anda nous explique que *« ces deux arts ont en commun de motiver la population, l'inciter à se rassembler, à protester. C'est aussi une manière de toucher les habitants les plus défavorisés, comme les enfants des rues illettrés, qui vont être d'autant plus concernés par une grande fresque ou une chanson révolutionnaire. »* Au Soudan, la population analphabète atteignait en 2018, selon l'Unesco, près de 9,7 millions de personnes, sur un total de 42 millions d'habitants.

## La révolution au milieu du gué

C'est désormais un rituel : deux à trois fois par semaine, Khartoum se retrouve entièrement paralysée. Ce sont les jours où la population se rassemble pour protester contre le coup d'État de l'armée. D'immenses marches sont organisées en direction du palais présidentiel. L'armée bloque les différents ponts sur le Nil afin d'empêcher les populations voisines d'Omdurman et de Bahri de rejoindre le centre de la capitale. Les habitants de ces deux villes sont



Détournement d'un slogan des ultrareligieux « la voix des femmes est une honte », devenu « la voix des femmes est celle de la révolution ». De part et d'autre, l'ancien et l'actuel drapeau du Soudan.

particulièrement impliqués dans le mouvement. La première a historiquement une image rebelle (c'est ici que s'est forgée l'opposition aux colons anglais). La seconde est le centre industriel du pays. Les protestataires y organisent donc leurs propres manifestations, mais ne peuvent rejoindre le palais présidentiel, situé dans le centre de Khartoum.

La marche que nous suivons le 13 janvier 2022, dans le centre de Khartoum, se déroule dans un climat tendu. Cherchant à résoudre la crise soudanaise, les Nations unies viennent de lancer des pourparlers avec les militaires et les partis politiques. Au grand dam des manifestants. « On ne peut pas discuter avec ceux qui nous tirent dessus », dénonce Tanzil Adam. « La révolution est désormais au milieu du gué, ajoute-t-il. On doit aller au bout sinon ce ne sera pas une révolution. » Un ancien représentant de l'ONU reconnaît, sous couvert d'anonymat, que « cette mission donne une légitimité aux militaires. Or l'enjeu fondamental est : qui va gouverner à l'avenir au Soudan ? Les démocrates ou les islamistes ? » Une question qui prend d'autant plus de poids dans un contexte géopolitique régional de haute turbulence, marqué notamment par le conflit voisin du Tigré, au nord de l'Éthiopie voisine.



Le long de l'avenue menant au palais présidentiel, des manifestants commencent à nous prendre à partie, voyant en un journaliste occidental un probable défenseur des organisations onusiennes. L'atmosphère reste toutefois globalement pacifique parmi les protestataires, qui débattent autant du contexte politique que de la manière de se protéger des gaz lacrymogènes. Des vendeurs ambulants viennent même proposer des lunettes de piscine ; car sans protection, il faudrait rebrousser chemin.

**« NOUS DEVONS RÉUSSIR À  
COUVRIR LE BRUIT DES ARMES  
AVEC LA MUSIQUE! »**

Alors que les grenades assourdissantes se mettent à pleuvoir, les manifestants sont plus déterminés que jamais. Des tambours et des cymbales rythment la marche, des femmes se rassemblent et entonnent des chants. « *Nous devons réussir à couvrir le bruit des armes avec la musique!* » nous lance Maab Tajuldeen, portant épaisses lunettes de soleil et masque chirurgical, qui sert ici à se protéger des lacrymos plus que du Covid... Tout au long du cortège, l'artiste lance des youyous, signes de ralliement sonore des manifestants. « *Je suis issue d'une famille très religieuse qui ne voulait pas que je devienne artiste et qui m'interdisait d'aller manifester. Mais j'ai réussi à leur prouver que je pouvais être indépendante financièrement comme artiste. Et pour rejoindre les mouvements de protestation, je passe par*



L'artiste de street art Maab Tajuldeen participe à la manifestation du 13 janvier, sur l'avenue conduisant au palais présidentiel.

*la fenêtre de ma chambre!», nous explique Maab dans un sourire. «La place des femmes est centrale dans la révolution. Elles sont en première ligne, souligne de son côté Marwa Gibril. Nous attendons que les actes se concrétisent. Le prochain gouvernement devra être paritaire.» Mais la tenue des prochaines élections, annoncées pour 2023 par le régime, paraît chaque jour s'éloigner un peu plus...*

Avec les autres manifestants, Maab rassemble des pierres afin de dresser des barricades. Le but est d'empêcher les véhicules de l'armée d'atteindre le cortège; seule une petite ouverture est laissée afin de permettre aux motos d'évacuer les manifestants blessés. Au fil des heures, la tension ne fait que monter, les échauffourées prennent de l'ampleur. À la fin de la journée, le bilan sera de deux morts: un policier et un manifestant. Mais cette insécurité ne réfrène pas Maab: *«Ma place est ici. Je participe à la révolution avec mes fresques mais aussi en manifestant. Rien ne nous arrêtera et on est prêt à mourir s'il le faut.»* À Khartoum, les militaires doivent compter avec la résistance des artistes.